



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration doit être adressée rue des Célestins, 8.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drôlatique, Satirique, Amphigourique,
Cascadeur, Fouailler et Gouailler, Épatant, Ébétant et Désopilant,
très peu littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.

LIRE A LA 2^{me} PAGE

Suite de l'Exécution du Maître Chanteur DODOLPHE PONET



Guignol décoré

V's savez, z'enfants, braves gones de Lyon, c'te fois n'en vela t'assez de c'te sampillerie de mequier de griffarderie journalistique. Ni, ni, c'est fini; j'en veux pus, j'en veux pus; non, non et renon.

Gnia ben près de huit jours que je fiche chaque matin à la merchanse tous mes grellins-grellins pour l'y z'acheter le *Jornal aux ficelles*, à c'te seule fin d'y décapiller mon nom z'imprimé n'en baudevait dans les décollations de la Légion d'honneur. Comme qui dirait, je pensais dans m'n interrigence qu'y aurait ça : « Services sepérieurement z'esceptionnels, Guignol (Jean-Ignace-Irénée-Phelibert-Bernabé), cetoyen de Lyon, ouvrié taffetaqué, écrivain public dedans le *Jornal de Guignol*. » J'ai z'aeu beau z'allonger le pif pour voir si je ne sis pas dans les nimeros gagnants; pas pus de décollation que dans ma chemise.

Là, vrai, vous tous qu'êtes de vieux t'amis, que gassez de joye à toutes les gognandises que je vous refile dans la coloquinte; vous qu'avalez toutes mes couenneries avé le gigier de la vartigolerie; vous que rigolez à vous déclaveter l'embuni chaque fois que votre vieux cavet de Guignol vous débobine de z'histoires chenusettes; disez-moi voir z'un peu pourquoi que je pourrais pas arraper la timbale à ce mât de cocagne de la Légion d'honneur. Y a ben d'autes journaliseurs que l'ont groupé, ce bout de ruban, et que vous ont pas tant tiripillé la rate que moi. M'sieu A-de-rien-que-du-vent, que bajaffe d'im-

politique dans son grand papelard, y n'esse ben décoré, et quante y vous repasse ses rebriques à-dromadaires, v's trouvez pas que ça vous rend vigorets comme de carpes qu'ont z'appinché un pare-pluie? Et moi que me sis mis cantonnier moralistique de la ville de Lyon, pour balayer toutes les équevilles que se bambannent de par là, moi que fais gicler la lance de la blague sus les artignols que piautrent dans la bassouille du vice, n'enfin, moi, c'est tout dire, je sis pas seulement marqué du mérite qui rigole! Ah! non, ça c'est rupin!

Y a pourtant longtemps que je la guigne, c'te décollation de la Légion d'honneur; M'sieu A-de-rien-que-du-vent savait pas encore barrer les t et jouait z'encore aux gobilles et z'à la fiarde, que déjà je m'étais mis dans le tyau de la comprenette qu'y fallait que je me colle c'te affaire sus la basanne. Pauve melachon de Guignol, que t'émaginais qu'y suffisait d'avoir un peu d'aime dans le menillon de l'interrigence pour être embandé dans c'te Légion. Panosse, va! Quante la canuserie marchait, y en avait point dans le méquier que te fesait le poil, point que gigaudait sus les pédales pour foutimasser de la belle ovrage comme toi, point que savait pinceter sa façade comme toi. Et ce que ça t'a tenu chaud! Ah! vouait, je t'en fiche. Tous tes patrons ont z'aeu la décollation, et toi te peux encore piquer z'une tête dans ta profonde pour la sarcher. Arrimay, on croirait que c'est z'eusses qu'ont trâmé ta longueur, pisqu'y en a que pour eusses!

Ah! quante Mame la Chance, qu'esse borniclasse d'un z'œil et bancanne de l'aute, quante Mame la Chance te vous arquepince un mami par la tignasse, elle le lâche pus jusqu'à ce qu'elle l'oye couvert de pécuniaux, de jaunets, de billets de banque; pis elle le flanque dans les honoreux, jusqu'à tant que le corgnolon ly en pète de vanité, et c'est pas les pus malins que sont les pus décorés.

Mais moi, velà: j'ai pas d'indéputés dans ma manche, vu qu'y passeraient z'à travers pace qu'y a z'un trou au coude; je sais rien demander que de l'ovrage, et encore faut pas trop qu'on me regarde de traviôle; je sis tumide comme une colombe que sort de pension et que rougit comme un coq quante on l'y bajaffe. Je sais n'encore moins bien parler aux autorités, pace que j'ai pas fait mes classes et que j'ai jamais appris ce que c'est que la ribourique, la prose-aux-poupées, l'épictète, la métafoire, la perle-à-raison et pis le reste. Je sais ben que mon marchand de tisane esse grand lié avé de n'hautes habiletés impolitiques et que si le gone voulait, y

n'aurait qu'à montrer son picou rouge pour me ramier illico presto le ruban et me le faire agraffer sus l'estôme. Seurement, j'aime pas ces machinances-la, et je veux rien devoir qu'à moi-même. Aussi, hier, je n'ai pris ma bonne plume de toilette et j'ai z'aligné c'te impétition au parsident de la République pour qu'y m'oublie pas sus sa liste du 14 Juillet. Ayez pas peur, z'enfants, v's pouvez la lire, j'ai rien à vous capier :

« CETOYEN PARESIDENT,

« Vous qu'êtes le patron de l'atéyer de la République, que tenez dans les pattes le battant de la Jacquard gouvernementable, vous que gomez et que dégommez les minisses, dont à qui seul appartient l'Elysée, la Chambrée nationable et les parfets, même les ceusses que sont plus que parfets, v's êtes ben aussi le seul que pouvez me donner ce que j'ai besoin, après quoi je vous fichera la paix.

Faut d'abord vous dire que si un matru gone de Lyon n'ose v's embêter avé sa bajafferie, c'est la faute à ma canante que s'est fichue dedans le fège qu'y fallait que pour le 14 juillet j'oye querque chose de rouge sus le nénet gauche, censément pour que je soye à peu près comme elle. Vous me connaissez ben, pisque c'est moi qu'a tramé la robe de vote n'épouse, qu'était z'en satin noir. Maintenant, j'ai envoyé gratté la canuserie, parce que ça marche pus; je sis journalisse, et si v's avez de z'impanissures ou de z'arbalettes dans vote façade, y a qu'à m'écrire deux mots, je me charge de flanquer de z'ognes aux avanglés que font s'éboyer les cannettes de vote mequier.

M'sieu le Parsident, je sis un canezard, ben n'honnête, qu'ai jamais roufflé seurement un yard à parsonne. J'ai jamais rien t'été dans ma ville, pas même conseiller mule-à-six-peaux. J'ai pas crié : « Vive Boulanger » l'aute jour à Paris, vu que j'en sis pas pour faire sicoti. J'ai rien pitrogné à Lyon dans ces histoires de Bourse querapportent de z'emmiellement aux ceusses que sont z'assez panosses pour s'y frotter. J'ai jamais manigancé de ces boniments emboimeurs pour faire cracher de pécuniaux à de z'assionnaires. Enfin quoi, je suis prope; et pour une fois que je demande querque chose de juste, faudrait pas rien me renvoyer aux canules grecques, pace que, voyez-vous, si y avait pas mèche de l'agrafer c'te croix, je n'en ferais une maladie de jaunisse et je n'en crevognerais de chagrin.

Je tarmine c'te impetition, pace que le temps doit

vous durer, et je me benouille les pieds dans le bachat de la rivérence respétueuse et de l'ébarliau-dement.

Faites-moi cinq sous dans la main et je sis vote
GUIGNOL.

Poste-crition. — Je reste au cintième, et comme ça ferait bien chaud z'à vote Grandeur de grimper jusque n'en haut, v's auriez qu'à remettre c'te décolation chez la concierge, que me la montera, vu qu'elle aura de z'étrennes un peu chenuses.



Organsin cuit et trame souple

Un événement important s'est passé les derniers jours de la semaine écoulée. Poyard, au nom de la chapellerie lyonnaise, s'est présenté au domicile du père Quentin et a réclamé de sa

bienvéillance ha'ituelle l'autorisation de relever la silhouette du chapeau extraordinaire dont il couvre son chef. Quentin s'est prêté de bonne grâce à cette flatteuse demande. La fine fleur de nos ficelés sera ainsi fixée sur la mode qui, sous peu, doit constituer le suprême chic.

..

Rougier — Arthur pour le sexe faible — a, lundi dernier, dans un moment d'oubli, entreposé dans un bock de Maderni deux fausses dents, lesquelles, depuis vingt ans, font le plus bel ornement de sa mâchoire. Arthur promet une récompense honnête à qui les rapportera.

..

Un incident singulier mettait, mardi soir, en émoi les consommateurs de Grüber. Des lueurs phosphorescentes se laissaient apercevoir à l'extrémité du passage des Terreaux. Un gardien de la paix, courageux, s'étant précipité au-devant du péril, a constaté tout simplement la présence, sous la dernière arcade, de l'ancien candidat Berlier, dont la face illuminée avait suffi pour causer cette fausse alerte.

..

Une nouvelle qui ne peut manquer d'intéresser les lecteurs du *Guignol*. Rivat met la dernière main à un recueil de poésies langoureuses et sentimentales, qui doit faire sensation dans le monde littéraire. Sitôt l'apparition en librairie de cette

œuvre révélatrice d'un poète ignoré, Rivat compte poser sa candidature à la prochaine vacance survenue à l'Académie française.

..

On s'est étonné de la disparition momentanée du représentant de Bourgeois. Une indiscretion nous permet de rassurer les nombreux amis de Chatain sur le sort de leur excellent camarade. Chatain, depuis huit jours, passe quotidiennement quatre heures à poser, dans un déshabillé honnête, chez un statuaire du quartier Perrache. L'artiste, qui prépare pour le prochain salon une statue d'Appolon, a cru ne pouvoir faire mieux que de s'adresser à lui. Nos sincères félicitations à l'artiste et au modèle.

..

La fête nationale tombant un jeudi, pourquoi ne ferait-on pas le pont jusqu'à lundi? Telle est la grave question qui se posent actuellement 10,000 employés qui jubileraient d'échapper trois jours durant aux douceurs de la vente sur banque et aux émanations des soies et cotons. Puisque en ce moment acheteurs font grève et vendeurs sommeillent, je ne vois pas d'inconvénient à combler un vœu très innocent, devant procurer une satisfaction méritée à de pauvres diables pour qui sont rares les occasions de prendre un peu de repos. C'est, en tout cas, ce que leur souhaite, de grand cœur, leur bien dévoué

JUNIOR DUROQUET.

Exécution du Maître Chanteur Dodolphe PONET



UNE GUERRE DE PEAUX-ROUGES

C'est ainsi que le *Salut public*, dans son numéro paru le samedi 9 juillet, qualifie la polémique engagée depuis un mois entre la *Comédie politique* et le *Journal de Guignol*.

Eh bien, nous allons nous expliquer une bonne fois pour toutes à propos de cette guerre de Peaux-Rouges et mettre — comme on le dit vulgairement — les pieds dans le plat.

Jusqu'ici nous nous sommes contentés d'être assez anodins dans nos attaques et de dévoiler — avec preuves à l'appui — l'ignoble conduite de ce malfaiteur qui a nom Ponet.

Mais devant l'infamie de plus en plus repoussante de ce mauvais drôle, devant l'accumulation d'ordures que ce sinistre fripon jette chaque semaine à la face de quiconque porte à Lyon un nom honorable et respecté, devant cet envahissement sans cesse grandissant de bave et d'insultes, nous sommes décidés à ne plus reculer devant rien et à montrer à nu ce bandit et cet immonde escroc dans toute sa hideuse et dégradante laideur.

Depuis quatre ans Ponet, embusqué derrière les colonnes Rambuteau de sa feuille à chantages, injurie, diffame, calomnie, avec une violence et une grossièreté de valet de maison de tolérance, tous ceux qui ont quelque argent dans leur caisse et occupent quelque haute situation dans la finance, le commerce ou l'industrie.

Ne respectant même pas les femmes, ce paria de la presse lyonnaise, ce chancre honteux du journalisme français, roule

dans la boue, qui est son élément à lui, quiconque s'est refusé à acheter son silence de quelques billets de Banque ou de quelques piles d'écus.

Armée, magistrature, clergé, cet avorton galeux à tout sali, et n'a épargné personne.

Sa lâcheté est à la hauteur de son ignominie.

Il sait qu'il peut impunément s'attaquer à tout et à tous, ses joues étant à l'abri des soufflets, son insolvabilité répondant seule aux poursuites judiciaires qu'on pourrait exercer contre lui.

Pas un article n'est signé de son nom, et tous sont écrits par lui.

C'est sous les pseudonymes de Raoul, d'Abel Ducange, de Corentin, de Daniel, de Don d'Hys et d'autres encore que ce pleutre et ce couard cache son insaisissable et ordurière personnalité.

Le gérant est le frère de la belle-mère du récidiviste Ponet, homme de peine des porteurs de contrainte Ravet et Picard, et par-dessus le marché ivrogne endurci.

Son journal ce misérable le met sous la protection d'une soi-disant Société, dont les actionnaires payeraient cher aujourd'hui le droit de n'être plus associés à ce fibustier de bas étage et à ce vulgaire coupeur de bourses.

Il ne possède même pas le courage du détrousseur de grands chemins, qui lui, au moins, pour dévaliser sa victime est obligé de payer de sa personne et de sa liberté. Ponet frappe de loin étant plus lâche qu'un rôdeur de barrières, et plus couard qu'un coureur de bouges.

Il lance au visage de M. Turbert l'épithète de voleur, et M. Turbert a laissé dans la caisse de ce faiseur de montres une somme de 10,000 francs, qui fut dévorée en six mois par la digne bande dont il est le digne chef.

Et lorsqu'après ces six mois il ne resta de ces 500 louis que des bouts de partagas, et le souvenir de déjeuners exquis, au lieu de gagner la Belgique, cet escroc eut l'aplomb de redemander dans une lettre, que nous avons entre les mains et que nous publierons une autre somme de 2,000 francs, pour faire face à ses affaires.

C'est alors que M. Turbert voyant enfin dans son vrai jour l'exploiteur avec qui il s'était naïvement associé, demanda au Tribunal de commerce et obtint la dissolution de la Société, dans laquelle il avait mis une partie de sa fortune.

Ce procès était depuis deux ans en appel devant la Cour, il sera repris prochainement.

Ponet qualifie M. Généraux de voleur.

Ponet doit encore 600 francs à M. Généraux.

Ponet qualifie M. Dégroutte de voleur.

Ponet doit encore 240 francs à M. Dégroutte.

Et ainsi de tous ceux à qui ce dernier des drôles et ce dernier des misérables doit une somme d'argent quelconque, soit comme commandite, soit comme appointement.

C'est sa façon à lui de payer ses dettes et de s'acquitter envers ses créanciers et ses propriétaires.

Et ce larron d'honneur se plaint qu'on ne respecte ni les femmes ni les enfants!

Mais, vil coquin, ton fils a été chassé du Lycée pour vol!

Mais tu as couvert de calomnies et de salissures des femmes qui valaient bien ta belle-mère et sa fille.

As-tu donc déjà oublié les noms des femmes dont l'honneur et l'honnêteté étaient bien au-dessus des baveuses attaques d'un fouilleur de poches comme toi!

Et tu oses élever la voix en faveur de ta famille, quand tu as traîné dans l'ordure tant de familles qu'entouraient l'estime et le respect de tous.

Mais, bête malfaisante que tu es, il fallait pour qu'on respectât ta vie privée, commencer par ne pas toucher à celle des autres!

Le scandale est ton gagne-pain et lorsqu'on le retourne contre toi, tu as l'audace de protester et d'en appeler à l'opinion publique!..

L'opinion publique, malheureux, mais interroge-la donc toi-même! Arrête le premier passant venu et demande lui ce qu'il pense du sieur Ponet, et tu verras quelle réponse te sera faite!

Montre-nous donc un honnête homme, un seul, qui, à Lyon, consente à te toucher même le bout des doigts!

Et devant ce mépris universel, ce dégoût de toute une ville, après tant de bave répandue et tant de crimes honteux restés impunis, tu voudrais qu'on t'épargnât toi et les tiens!..

Mais nous serons sans pitié et nous ne t'épargnerons pas. Nous avons eu le courage — triste courage, il est vrai — de dévoiler tes turpitudes et tes infamies, nous irons jusqu'au bout et nous saurons surmonter toutes les effroyables réprobations que peut inspirer une pareille besogne.

C'est une œuvre de salubrité publique que nous avons entreprise là, et nous la continuerons sans défaillance comme sans regret.

PIQUE-BISE.

TRIOLETS

A

Madame BABOLAT

QUATRIÈME EPIQUE

Aux fins de s'entendre conjointement et solidairement condamner à payer à la requérante pour les causes sus-énoncées et avec intérêts et dépens la somme de dix mille francs.

(Assignation lancée par M^{me} Babolat au JOURNAL DE GUIGNOL, le 5 juillet 1887).

Des mains d'un huissier j'ai reçu, Madame,
Un poulet charmant, inspiré par vous.
Petit papier bleu, qui m'a ravi l'âme,
Des mains d'un huissier j'ai reçu, Madame,
Ce message exquis, ce divin dictame,
Et qui fleurait bon comme un billet doux.
Des mains d'un huissier j'ai reçu, Madame,
Un poulet charmant, inspiré par vous.

Et je me suis dit : les Ris et les Grâces
Sans doute ont dicté cet aimable écrit ;
Deux cœurs vont s'unir parmi les espaces !...
Et je me suis dit : les Ris et les Grâces,
Ne s'épanchant point en paroles grasses,
Ont déposé là leurs trésors d'esprit.
Et je me suis dit : les Ris et les Grâces
Sans doute ont dicté cet aimable écrit...

Moi, qui m'attendais à de tendres choses,
Dans ce papier bleu, ce papier timbré,
Hélas ! je n'ai vu que lignes moroses,
Moi, qui m'attendais à de tendres choses !...
Au lieu d'effeuiller de timides roses,
Vous me demandez de l'argent !... — Navré,
Moi, qui m'attendais à de tendres choses,
Comme j'ai maudit ce papier timbré !...

ENVOI A DODOLPHE

Si pourtant Dodolphe avait — qui l'en blâme !
D'écus débouchants besoin trop urgent,
Nous lui répondons, vénérable dame :
— Va-t'en voir s'ils viennent, Jean !...

LE COMTE DE L'ISLE-BARBE.

LE SPA FRANÇAIS

OU

L'ANNONCE FORCÉE

SIMPLE PRÉFACE

Le chevalier d'industrie, qui a toujours répondu au nom de Dodolphe (Ponet pour dame justice) et jamais aux accusations que nous avons portées contre lui, Dodolphe, dis-je, lorsqu'il diffame ou calomnie quelqu'un, n'apporte nullement, et pour cause, la preuve de ses calomnies et de ses diffamations.

Voici d'ailleurs comment procède Dodolphe :

Il a appris par le neveu de la concierge du cheval de bronze, laquelle concierge assistait à un thé offert par une de ses collègues dans une loge parfaitement calfeutrée de la montée du Gourguillon, que M. X... ou M^{me} Z avait en 1830 un petit cousin qui avait crevé du bout de son parapluie l'œil du caniche du gardien de l'Obélisque.

Muni de ce précieux renseignement, Dodolphe, qui sait que M. X... ou M^{me} Z... possède une très honnête aisance, s'empresse de menacer ladite personne qu'il racontera tout au long dans un prochain numéro que ledit petit cousin a décapité, après l'avoir violée, une tante d'un colonel de la garde nationale.

Lorsque la menace n'a pas produit l'effet attendu, Dodolphe, sous un titre à sensation, publie des détails extraordinaires sur ce crime épouvantable, détails agrémentés d'injures et de commentaires obscènes.

Inutile d'ajouter que Dodolphe en est la plupart du temps pour ses frais d'encre et d'imagination.

Si c'est un journal qui se permet de démasquer ses friponneries et ses chantages, Ali-Ponet-Baba, qu'on ne trouve jamais en défaut, lorsqu'il s'agit de commettre une canaillerie quelconque, informe le public que ledit journal est subventionné par un officier supérieur du bey de Tanis, qui veut se créer des revenus avec un organe de publicité français.

C'est sur ces racontars idiots et stupides que reposent toutes les calomnies et toutes les diffamations d'Ali-Ponet-Baba.

Quant aux preuves, allez les demander aux macaques de la rotonde du parc de la Tête-d'Or, ils vous renseigneront à ce sujet beaucoup mieux que Dodolphe lui-même.

Le Journal de Guignol, qui a pris à tâche de dévoiler toutes les infamies et tous les chantages de Ponet, apportera toujours à l'appui de ses accusations les preuves irréfutables et irréfutées des procédés honteux du folliculaire Dodolphe pour se procurer de l'argent à défaut d'estime et de considération.

Nous allons donc aujourd'hui raconter comment Dodolphe a fait chanter les administrateurs du casino de Charbonnières, et cela avec documents et autographes à l'appui.

* *

Dans son numéro du 13 juillet 1884, la Comédie politique, sous ce titre CHARBONNIÈRES-TRIPOT, publiait un premier article contre le Casino de cette station thermale.

On y lisait ce qui suit :

« Oh ! qu'il est prospère le Casino de Charbonnières !.. Non « que Charbonnières soit une ville d'eaux : chacun sait que « les eaux de Charbonnières ont à peu près les mêmes propriétés « ferrugineuses que celles du Rhône et que se jeter dans « la piscine de M. Grenier et de ses associés, cela revient à « prendre un bain dans l'école de natation de Marmet.

« Seulement on va dans la salle de jeux du Casino. Qui est- « ce qui y va ? ..

« — Des grues, des crevés, des grecs et des fils de famille « attirés là comme le poisson dans un filet.

« Jadis les honnêtes gens y allaient respirer l'air frais. « Aujourd'hui Charbonnières est absolument la proie des « filous et des filles, et les honnêtes gens s'en éloignent — « avec raison — comme on s'éloigne du choléra.

« Le Casino de Charbonnières, qui n'était pas naguère une « école de moralité, est devenu aujourd'hui, entre les mains « de la nouvelle entreprise, en même temps un tripot et un « lupanar. Tripot d'où l'on revient dépouillé..... « Lupanar d'où l'on revient autre chose de pire encore.

« Qu'on fasse au moins ce qui se fait en Angleterre : qu'on « mette sur les murs ou cloisons qui abritent ces turpitudes « l'écriteau traditionnel :

« N'allez pas là..

« Vous y seriez volé.

« Et le mot volé serait, dans la plupart des cas, bien modeste.

Numéro du 20 juillet 1884 :

« Je ne savais pas à ce moment que dans les rangs du personnel de la Société se trouvait, entre autres, un officier ministériel et plusieurs autres..... officiers de catégories « diverses. »

Numéro du 27 juillet 1884 :

« Veut-on connaître le procédé à l'aide duquel le tripot de « Charbonnières peut recevoir chaque jour une cargaison suffisante de pigeons à plumer ?

« Ce procédé est simple

« Des dames du quart de monde dont l'adresse est connue « à Lyon, parce que leurs maisons portent le plus souvent de « gros numéros ou méritent d'en porter, vérifient, de l'œil au « moins, les profondeurs du portefeuille ou du porte-monnaie « de chacun de leurs clients de passage ou d'occasion. Et, « quand ces profondeurs sont sérieusement obstruées d'espèces « ayant cours, les dames dont il s'agit minaudent jusqu'à ce « qu'elles aient obtenu un pèlerinage au Casino..... sur les « 8 heures du soir, par le train spécial que le P.L.M. met « au service de ce coupe-gorge.

« Généralement, les naïfs clients de ces dames reviennent de « là-haut rincés et dévastés dans les plus larges proportions, « et l'on en voit tous les jours qui n'ont plus de quoi prendre « l'omnibus après usage de leur billet de retour. Mais ces « dames trouvent à Charbonnières, quand il leur plaît, bon « souper, bon gîte... et le reste.

« Qui paie festins et primes à ces « rameneuses ? — Ravi- « demment pas les administrateurs du Casino. Ces derniers « ont, les uns disent pour collègue, les autres disent pour « conseil, un jeune avoué qui connaît trop bien, je pense, ses « devoirs professionnels pour aller jusqu'à participer à de tels « agissements ou pour ne pas déconseiller toutes velléités « dans ce sens. Mais, à défaut de l'administration, c'est dans « tous les cas quelqu'un et ce quelqu'un ne peut être que le « syndicat de filous et de grecs qui se prélassent jour et nuit « dans le Casino de Charbonnières et dans ses parages.

« Que les clients de ces dames se méfient ! .. que les familles dont les fils voyagent à Lyon se tiennent en garde ! .. « Etant donné le personnel qui le hante et étant donné... « beaucoup d'autres choses que je narrerai en temps et lieu,

« le Casino de Charbonnières est un passage plus dangereux « que les Abruzzes ou les Calabres au temps de Fra-Diavolo. » Est-ce assez joli ?...

Eh ! bien, dans les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 août, 7, 14 et 21 septembre, les attaques les plus grossières contre les administrateurs du Casino de Charbonnières ne cessent un seul instant ; toutes sont dans le goût de celles que nous avons publiées plus haut et ne font en somme que les paraphraser.

Aussi, croyons-nous parfaitement inutile de les reproduire, les échantillons donnés plus haut devant suffire largement à édifier nos lecteurs.

Nous nous contenterons d'ajouter que la Comédie politique, à propos d'une fête donnée au Casino, traite couramment de voleurs, dans son numéro du 7 septembre, MM. Grenier, Girard, Renard et Cuilleron, administrateurs du Casino.

La dernière élocution de Dodolphe date du 21 septembre et elle se termine ainsi :

« La semaine prochaine, je dirai ici qui exploite, en réalité, « le Casino de Charbonnières, comment il a été acquis, c'est-à- « dire le secret des fameuses enchères et marchés et l'avenir « qu'on rêve de faire à l'établissement. »

Or le numéro du 28 septembre est absolument muet sur ces intéressantes divulgations et ceux qui suivent ne le sont pas moins.

Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ?

* *

Dodolphe purgeait en ce moment à la villa des Roses, à Francheville, une condamnation prononcée contre lui par la Cour d'assises du Rhône dans le procès en diffamation intenté par M^{me} V^e Guérin à la Comédie politique.

Pendant l'absence forcée du maestro Dodolphe, un sieur R... de L..., en ce moment à Paris, servait d'entremetteur entre son patron et les personnes que ce dernier voulait faire chanter.

Le sieur R... de L... alla, sur l'ordre de son chef, trouver les administrateurs du Casino de Charbonnières et leur fit part des propositions du pensionnaire de M. Perrachon.

L'entente tout d'abord présenta quelques difficultés. Nous en avons pour preuves la lettre suivante, écrite par PONET LUI-MÊME, SIGNÉE PAR LUI, et adressée à son gérant, M. Dégroutte.

Voici cet éblouissant autographe :

« Mon cher Dégroutte,

« Vous savez ce qui s'est passé hier entre moi et ces « messieurs. Peu s'en est fallu qu'on ne me dise catégori- « quement que je m'entendais avec les propriétaires de Char- « bonnières et que je faisais les affaires pour mon propre « compte.

« Veuillez voir M. Cuilleron et lui dire que la situation où « je me trouve placé par mon conseil de commanditaires, qui « trouvent que j'ai déjà fait trop de concessions.

« Veuillez lui dire qu'il faut absolument que l'affaire se « termine demain soir mercredi, et à très peu de choses près, « sur les bases indiquées par la note de l'autre jour. Car « autrement, poussé par mon conseil de surveillance, je « serais amené à une rupture immédiate, avec papier timbré, « d'une part et ARTICLES DESAGREABLES, d'AUTRE « PART.

« Je voudrais éviter tout cela, pour ce qui me concerne. « Mais, d'un autre côté, je ne puis pas me brouiller avec les « personnes qui ont donné leurs soins au journal pendant « mon incarcération et qui, après tout, ont à défendre leurs « intérêts.

« Il faut donc absolument qu'on en finisse demain soir « mercredi, et je vous prie de bien prévenir M. Cuilleron que, « suspecté par mes commanditaires, je ne puis attendre plus « longtemps, ni faire de continuelles concessions nouvelles.

« Poignée de main.

« A. PONET. »

Comme on le voit, Dodolphe tenait la dragée haute aux propriétaires du Casino de Charbonnières.

Faisons remarquer, en passant, que ce maître chanteur déroba sa personnalité derrière un soi-disant conseil de surveillance et de commanditaires, qui n'existait pas et ne devait pas exister.

Il paraît qu'à cette époque-là Dodolphe possédait encore quelque pudeur. Comme ce sentiment devait le gêner considérablement dans ses malhonnêtes opérations, il l'a depuis ce temps mis pour toujours au rancart.

Quoiqu'il en soit, on finit par s'entendre et l'on traita sur les bases suivantes :

Un traité de 10,000 francs, dont 1,500 payés comptant entre les mains du sieur R... de L..., fut conclu entre le maestro Dodolphe et les administrateurs du Casino de Charbonnières.

Deux traites de 1,000 francs chacune furent escomptées : l'une par M. M... et l'autre par M. G...

Plus, pendant toute la saison thermale, un traité d'annonces fixes de 220 francs par mois.

Enfin, au cas où la Société se constituerait en actions, dix de ces actions furent promises à Ali-Ponet-Baba. Dans le cas contraire, on rembourserait en argent.

C'est à la suite de cette entente que dans le numéro de la *Comédie*, du 26 avril 1885, parurent deux réclames mirobolantes, annonçant *urbi et orbi*, que le S^{PA} FRANÇAIS, STATION THERMALE RECONNUE PAR L'ÉTAT, allait faire sa réouverture, et que tout était pour le mieux dans le meilleur des établissements de bains ferrugineux de France et de Navarre.

Et depuis cette époque, la *Comédie politique* n'a pas cessé, pendant toute la saison des bains, de proclamer l'efficacité des eaux de Charbonnières et l'amabilité des croupiers du Casino.

Depuis que Dodolphe a une part dans les bénéfices, le Kursaal dirigé par M. Grenier n'est plus un tripot, et l'on n'y rencontre ni grecs, ni filous, ni voleurs.

Ali-Ponet-Baba et sa bande n'y mettent en effet jamais les pieds.

COGNE-MOU.

UNE LETTRE

Notre rédacteur en chef a reçu de M. Donot, publiciste, ex-directeur du *Journal de Guignol* et notre ami, la lettre suivante que nous nous empressons d'insérer :

Lyon, le 10 juillet 1887.

MON CHER AMI,

A la suite des accès épileptiques du grotesque polisson Dodolphe, je me suis mis à la recherche de cet étonnant aboyeur dans l'espoir de mettre ma canne en rapport direct avec son échine.

Je l'ai vainement attendu vendredi et samedi, jours où ce pleutre a coutume de se rendre à son imprimerie pour corriger ses épreuves et assister au tirage de sa feuille de chantage.

Averti, sans doute par un ami bien intentionné, ce moderne paladin s'est prudemment dérobé à la correction que je m'étais fait un véritable plaisir de lui appliquer publiquement.

D'autres, il est vrai, ont eu plus de chance que moi. Ils ont rencontré le maestro en nombreuse et singulière compagnie. La troupe, qui défilait à travers certaines rues de notre ville, se composait comme suit :

En éclaireur, le jeune Dodolphe, héritier de certaines qualités paternelles, sondant le terrain;

Sur les flancs, la femme Ponet et la femme Babolat;

En arrière-garde le sieur Scheck, accompagné du précepteur du jeune Dodolphe et rédacteur à la *Comédie politique*;

En fourrageur, une espèce de grand escogriffe à face patibulaire et à souliers éculés;

Enfin, au milieu de la bande, le grand chef Dodolphe, le revolver à moitié sorti de la poche de son veston, et un gourdin dans l'autre main.

Tout cela se glissait doucement le long des murailles, flairant le vent et interrogeant anxieusement l'horizon.

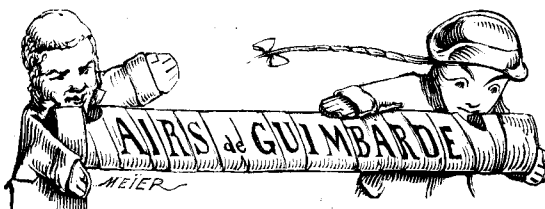
On devinait que la future raclée commençait à se faire sentir, et on prenait ses précautions. Je comprends cette prudence de la part du courageux Dodolphe, et je l'engage fortement à ne plus s'en départir jamais.

Sinon... j'ai des bottes suffisamment semelées pour que le bas des reins du sieur Ponet en trouve le contact pénible, résistant et élastique, tout à la fois.

Histoire d'apprendre à Dodolphe comment se chante une romance sans paroles. Et puisqu'on prétend que la musique adoucit les mœurs, il faut espérer qu'après cette exécution les siennes deviendront plus policées et se relâcheront un peu moins.

Bonne poignée de main.

P. DONOT, publiciste.



DODOLPHIANA

QUELQUES CHANTAGES

Continuons la petite série si bien commencée déjà dans nos précédents numéros.

Sans entrer dans de trop longs détails — nous réservant d'ailleurs de revenir plus tard sur chacun de ces chapitres — nous nous contenterons, pour cette fois, d'énumérer quelques-unes des opérations de Dodolphe.

1° Versé une première fois par M. C...., entrepreneur très connu à Lyon, la somme de 3,000 francs.

2° Versé par le même M. C..., une seconde fois, une autre somme de 1,000 francs.

3° Versé par un grand caravensérail de notre ville, 880 francs.

4° Par M. de X...., 6,000 francs.

5° Par M. G..., 4,000 francs.

6° Par M. M..., 3,000 francs.

7° Par un greffier de justice de paix, 1,500 francs.

Total : 19,380 francs.

Nous mettons Dodolphe au défi de nier un seul de ces chiffres.

Au cas où il aurait cet aplomb, nous nous permettrons d'en appeler aux intéressés eux-mêmes.

Nous sommes persuadés que nous n'aurons pas à en venir à cette fâcheuse extrémité.

L'AFFAIRE DE CUZIEU

Le 19 décembre 1886, la *Comédie politique* se mit tout-à-coup à publier des articles furibonds contre M. Gailleton, maire de Lyon.

D'où venait cette subite colère, que rien dans la conduite de la victime ne faisait prévoir?... C'est ce que nous allons expliquer à nos lecteurs.

En ce temps-là, M^{lle} de Cuzieu, dont on connaissait le caractère passablement excentrique, était en procès avec la mairie de Lyon, qui demandait à jouir immédiatement et en espèces du legs fait par M^{me} de Cuzieu mère, en immeubles inaliénables à perpétuité, avec usufruit, sa vie durant, pour sa fille, M^{lle} de Cuzieu.

Flairant là-dessous une excellente affaire, le maestro Dodolphe se rendit dans le courant de novembre 1886, en compagnie de son gérant M. Dégroutte, au domicile de M^{lle} de Cuzieu, à Francheville.

Il se contenta, à cette première visite, de sonder le terrain. Puis il expédia auprès de M^{lle} de Cuzieu son *alter ego* l'ex-fabricant d'eaux gazeuses Paulin Blanc.

Ce dernier lui proposa de souscrire à quelques actions de la *Comédie politique*, actions qui devaient être prises dans un délai très court.

M^{lle} de Cuzieu s'y refusa et répondit que si le sieur Ponet avait besoin de quelques billets de mille, elle se ferait un vif plaisir de les lui avancer.... plus tard. Elle attendait, pour rendre ce service à l'ineffable maestro, que ses rentrées de décembre fussent faites. Donc, après le 1^{er} janvier on verrait, etc., etc.

En somme, c'était une fin de non-recevoir polie, mais à la villa de Monplaisir on prit toutes ces vagues promesses pour argent comptant.

Mais, hélas ! avant cette date fatidique de janvier, M^{lle} de Cuzieu mourut, et le rêve doré d'Ali Ponet Baba et de sa bande alla rejoindre la défunte aux cieux.

La ville entra en possession du legs qui lui avait été fait par M^{me} de Cuzieu mère et Dodolphe, en proie à l'exprimable rage que lui avait causé cette terrible déception, fit passer sa bile sur M. Gailleton.

C'est alors que parurent, dans une série de numéros de la *Comédie politique*, les articles dont nous avons parlé plus haut. Comme ils n'ont rien à voir en cette affaire, nous croyons inutile de les reproduire.

Pour finir un mot typique de M^{me} Ponet, épouse du maestro Dodolphe.

Comme M. Dégroutte lui faisait observer que si M^{lle} de Cuzieu avait prêté l'argent que Dodolphe lui demandait, on aurait été dans l'obligation, M^{lle} de Cuzieu étant morte, de rembourser les sommes aux héritiers, M^{me} Ponet répondit avec candeur.

— Oh ! M. Dégroutte, vous vous trompez. Ce n'est pas au journal qu'on aurait prêté de l'argent, mais à M. Ponet. Et COMME ON NE LUI PEUT RIEN, NOUS AURIONS TOUT GARDÉ !

Ne commentons pas, le mot est trop joli.

..

A la semaine prochaine l'histoire de la PHOTONATURE. C'est pas fini!!!

ARISTIDE CANEMBOIS.

Le Gérant, JEAN PONCET.

IMPRIMERIE NOUVELLE LYONNAISE, rue Ferrandière, 52.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL



MANUEL DU COMMISSIONNAIRE

NEGRO, PIPELET ET C^{ie}

Maisons à Paris, Lyon, Londres, Berlin et New-York.

La maison est toujours au coin du quai — ainsi le veut la destinée — cette destinée capricieuse, à laquelle ne songeait guère le vieux père Rameau quand il fondait, il y a plus d'un siècle, la grande boutique dont nous nous occupons aujourd'hui.

Ah ! ce n'est pas ceux-là que l'on peut appeler des rétrogrades, Negro, Pipelet et C^{ie}, comme ils sont bien de leur époque, ils sont bien vécus dans leur genre et tout à fait dans le mouvement.

C'est là le type complet de la grande maison de commission lyonnaise, cosmopolite dans sa direction, cosmopolite dans son personnel et cherchant, c'est son droit du reste, à rendre ses affaires le plus cosmopolite possible.

Tout le monde à Lyon connaît Negro, le grand chef manitou suprême de la raison sociale : Negro, Pipelet et C^{ie}. De forte taille, le buste épais, planté sur des jambes énormes, chacun l'a vu promener à travers Lyon sa tête placide, dissimulant sous un regard bon enfant la roubillardise incommensurable qui fait le fond de son individu.

Un habile, sous ses allures bonasses. Traitant les affaires d'une façon qui lui est propre, sachant mieux que personne profiter de la gêne momentanée du négociant à court d'argent, pour l'amener aux plus bas prix possible, tout en se donnant pour le plus large et le moins parcimonieux des acheteurs.

Son personnel, choisi avec soin, stylé souvent, est pénétré, imbu, des préceptes du maître. Les employés de Negro sont légendaires ; personne mieux qu'eux ne sait tirer la quintessence d'une affaire, revenir sur une décision prise, chicaner sur un accord réciproque et terminer, je ne leur en fais certes pas un crime, à la plus grande gloire et au plus grand bénéfice de leur maison.

Entreprendre l'histoire de la génération de commis qui a étudié à cette bonne école le grand art de l'achat en fabrique serait une folie. On remplirait vingt in-octavo du récit des exploits de ces chevaliers et encore écourterait-on la besogne. — L'odyssée d'un seul, un des plus illustres, il est vrai, demanderait la plume de Pons du Terrail. — Au fait, si Xavier de Bontapin veut m'aider, je vous

conterai quelque jour, la grande et touchante histoire du père Vilhac.

Négro est compatriote de Guillaume Tell. — La libre Helvétie, aux enfants blonds et sensibles, lui a donné le jour, ainsi qu'à son frère Vincent, dont le nom accolé à celui de certain mollusque a rayonné au delà des deux Amériques. — Hâtons-nous d'ajouter que quoique suisse Négro est pour nos compatriotes bien plus philanthrope que beaucoup de Français que je sais. — Membre de la Société de tir, prodiguant sa personne et son argent dans beaucoup de Sociétés et entreprises françaises, Négro occupe dans la société lyonnaise une place importante et justement considérée.

Est-ce à cause de l'extension considérable de ses relations commerciales, de ses procédés scabreux en affaires, ou bien encore à la quantité importante d'étrangers émergeant au budget de sa maison que Négro doit les haines déclarées d'une foule de négociants et d'industriels. — Faut-il croire aussi que la présence dans la grande boutique de la rue Royale, de l'être hargneux et halluciné, qui préside aux destinées de la caisse centrale, soit pour quelque chose dans le mauvais renom de Negro, Pipelet et C^{ie}.

Ce sont là choses que je ne prétends point éclaircir et dont Négro se soucie comme de sa première culotte. — Tout cela n'ayant aucune influence sur l'inventaire dont Rossignol le suave lui communiquera bientôt à l'oreille les résultats pharamineux.

Qui sait — pas si pharamineux que ça, peut-être, car enfin, Négro mon ami, on ne gagne pas tous les coups en faisant le petit jeu de l'encan sur les grands tapis de Brooklyn.

Monsieur MALUNI.